

Un jour, sur un quai, un homme de taille moyenne tenait à la main un sac très lourd. Cet homme, c'était moi, mais ce n'était pas mon sac. C'était celui d'une femme. Et ce sac était lourd parce qu'il contenait des livres.

C'est elle qui me l'avait dit. Ç'avait été notre premier contact. Elle peinait, sur le quai de la gare, haussant l'épaule du côté où elle portait.

Un peu de la même façon, elle portait des lunettes, avec une sorte de gêne. Comme si ses lunettes l'eussent empêchée de voir, ou qu'elle eût cherché, à travers, à saisir quelque chose d'abstrait, ou d'idéal, qui eût été en rapport avec le monde et qui n'eût pas été le monde. Quelque chose comme le monde, donc, mais en mieux. Elle devait être myope ou idéaliste, cette femme, ou peut-être les deux, je n'ai pas essayé de trancher.

C'est son sac qui m'a d'abord fait mal. Elle ne le posait pas. Alors qu'elle se tenait immobile, sur

le quai, face à la voie. Elle ne voulait peut-être pas en salir le fond. Ça ne me semblait pas une raison suffisante pour souffrir.

Mon problème, tout de suite, a été de savoir si je devais lui suggérer de le lui porter, son sac, ou, plus rationnellement, plus économiquement, du point de vue de l'effort – aussi bien du mien que du sien –, de l'amener à consentir à ce qu'elle le posât. La seconde solution manquait à tout le moins de panache, voire de galanterie. La première, comparativement à la seconde, manquait de cette évidente nécessité sans laquelle aborder une femme, pour tout homme, trahit la préméditation.

Or rien n'était prémédité, dans mon attitude, j'avais tout de suite éprouvé le besoin de soulager cette femme.

Je m'étais approché d'elle. Elle avait dû me voir, je pense. Mais je n'avais pas croisé son regard. Je m'étais mis, tout en tournant autour de la question de savoir quelle proposition je devais lui faire, pour la soulager, à tourner autour d'elle, cette femme, effectuant de lents cercles concentriques qui m'en rapprochaient sans m'amener franchement à son contact. Comme elle se tenait à distance de la voie, j'avais assez d'espace pour ça. Et

en même temps elle me voyait, maintenant, elle voyait bien que je lui tournais autour. J'ai eu vite peur d'une ambiguïté, dans son esprit, et je me suis permis de l'aborder. Je lui ai proposé de lui prendre son sac, arguant qu'il me semblait lourd. Elle m'a remercié, d'un air inquiet, et m'a dit que si elle le souhaitait elle pouvait le poser à ses pieds, tout simplement. Je n'ai pas eu le temps de lui demander pourquoi, dans ces conditions, puisqu'elle peinait, selon toute apparence, à le tenir à bout de bras, elle ne s'en était pas délivrée. Là, elle a pris les devants et a posé son sac sur le quai, à ses pieds, et pour la première fois j'ai compris que je lui faisais violence.

Parce qu'elle ne voulait pas le lâcher, son sac. Je l'ai bien vu, ça. Elle s'en débarrassait uniquement pour éviter mon aide. En prenant le risque de le salir, par ma faute. Je me suis senti coupable, alors que j'aurais souhaité lui rendre service, et j'ai voulu me racheter. J'ai dit non, ce n'est pas ce que je voulais dire, je ne voulais pas que vous le posiez, vous allez le salir, à moins que ça ne vous soit égal, bien sûr, mais j'avais l'impression que vous ne vouliez pas vous y résoudre par crainte de le salir, le fond, peut-être que j'exagère, remarquez, et que je me trompe, si vous pouviez